

**Conférence de M. Chiha**  
**En octobre 1954**  
**A l'U.S.J**  
**Au cours du Congrès marial à Beyrouth**

Avec la salutation angélique, le christianisme commence. Il commence avec la jeune fille de Judée et de Galilée devenue merveilleusement la mère de Dieu.

La Rédemption accomplie, la Mère de Dieu devient notre mère.  
Le don et l'adoption formels se font au pied de la Croix. L'humanité dans sa « déréluction » reçoit collectivement le soutien d'un amour maternel, d'un amour quasi-divin.

Nous appelons Marie Notre-Dame, parce que sa maternité est une royauté. Les plus grands parmi les grands l'appelant « Notre-Dame », l'ont suppliée à genoux ; ils la supplient, ils la supplieront jusqu'à la fin des temps.

Tous les privilèges imaginables sont dépassés par le sien. Le Tout-Puissant la choisit pour que le Fils de Dieu, la seconde personne de la Trinité sainte, s'incarne en elle. Ce choix dans la pensée divine était fait avant tous les siècles.

Elle était l'élue, dans l'espace et dans le temps, de toute éternité. Et l'Eternel avant qu'elle eût un visage, se complaisait en Elle. Elle serait la mère immaculée de son Fils, la Vierge qu'annoncerait le prophète Isaïe, que toute la tradition espérerait, la Vierge mère, et la reine des Vierges.

A juste titre des cathédrales illustres portent son nom et par milliers des sanctuaires plus humbles. Elle est Notre-Dame des Capitales et des Empires. Des rois lui consacrent leurs royaumes, des généraux en chef leurs armées. Elle est Notre-Dame du Bon-Conseil, du Bon-Secours, de la Délivrance et du Salut, elle est Notre Dame des Victoires.

Ne saurions-nous rien d'elle que par la salutation angélique, elle serait encore régente et reine et la Créature idéale : «Salut, pleine de grâce : Le Seigneur est avec toi. Tu es bénie parmi les femmes». En vérité cela suffirait.

« Salut, pleine de grâce : « Le Seigneur est avec toi ». Et que veut-on de plus que cet hommage du ciel ? Quel historiographe, quel exégète ajouterait à cette grandeur ? L'envoyé même de l'Eternel la salue : « Pleine de grâce », et, lui dit « Le Seigneur est avec toi ». Pleine de grâce et le Seigneur avec elle, qui serait au-dessus d'elle ? Quelle créature de la terre et du ciel ?

On ne conçoit pas le christianisme sans Marie, sans cette maternité divine, sans cette présence féminine toute pure au centre des générations. Sans elle, le Ciel paraîtrait froid : et le Seigneur plus loin de nous.

Le Christ eût pu venir adulte sur cette terre ; il eût pu ne se manifester que dans la plénitude de ses trente ans. Mais il voulut naître ici-bas, comme chacun de nous est né ; et que sa mère fût notre mère et qu'elle fût Notre-Dame pour l'harmonie, pour les délices du monde, et pour la glorification de l'amour. Toute la religion qu'est-elle, au fond, si ce n'est la Révélation et la Législation de l'amour, de l'immensité et du pouvoir infini de l'amour ?

\* \* \*

Le premier événement que l'année mariale évoque et commémore c'est l'Annonciation, cette arrivée soudaine de l'Ange, cette rupture décisive avec le passé, cette aurore sur l'avenir, justement cette « annonce » dont le vocabulaire claudélien a illustré le symbole et qui établit le lien immédiat entre le divin et l'humain, entre l'esprit et la chair, les hommes et Dieu.

\* \* \*

Nous nous sommes accoutumés à la prière la plus courante après le Pater (et peut-être avant lui à cause du chapelet et du Rosaire), à cet « Ave Maria » qui n'est pas autre chose, dans ses premières phrases, dans sa première partie, que ce que dit l'Ange Gabriel à Marie, à Nazareth, au début de sa démarche inouïe, on ose dire révolutionnaire (et ce que la mère du Baptiste, Elisabeth ajouta, lorsque Marie la visita : « Salut pleine de grâce : Le Seigneur est avec toi ; tu es bénie parmi les femmes ».

« Elle, à ces mots, dit l'Évangéliste, fut bouleversée ; elle se demandait, précise St Luc, « ce que pouvait être cette salutation-là ». Nous nous sommes accoutumés à cette prière devenue l'invocation la plus universelle à Marie, et tellement que nous oublions parfois qu'elle honore le souvenir de l'événement liminaire du christianisme entier.

Quand le Christ ne vivait pas encore, en tant qu'homme, de sa vie propre, déjà dans le sein de sa mère, il était le sang de son sang. Neuf mois durant, Marie fut le tabernacle de l'Incarnation. Elle portait littéralement Dieu en elle. Elle formait, de sa chair, « ce corps et ce sang » sacrés qui sont pour nous nourriture et breuvage et la condition de l'accession du chrétien à l'éternelle vie.

« C'est moi qui suis le pain de vie. Vos pères ont mangé la manne dans le désert et ils sont morts. Tel est le pain qui descend du ciel ; celui qui en mange ne mourra pas. C'est moi qui suis le pain vivant descendu du ciel ; si quelqu'un mange de ce pain il vivra éternellement ; et le pain que je donnerai, c'est ma chair pour la vie du monde » (St Jean, 46-51). C'est cette chair que Marie nourrit pendant neuf mois de sa propre chair ; et ce n'est pas solliciter les mots que de formuler cette évidence.

Si nous ne disposions, en vérité, que de la salutation angélique pour nous éclairer sur la situation éminente de Marie dans la création et sur nos devoirs envers elle, elle suffirait à établir son rang et son droit aux honneurs que nous lui rendons. Comment, on se le demande, une partie de la Chrétienté peut-elle être en controverse sur cela ?

\* \* \*

« La figure de la Mère de Jésus demeura d'abord lointaine, écrit Joseph Weiger, dans un beau livre Maria Von Nazareth, que je cite d'après l'Osservatore Romano, « elle demeura d'abord lointaine, du moins pour nous qui ne pouvons interroger que la tradition écrite du passé. Son heure n'était pas encore venue, mais elle vint et elle apparut dans le signe de la foi »... « L'Esprit révélateur tourna l'une après l'autre les pages de sa vie jusqu'à ce que Pie XII, en une heure solennelle, décernât à Marie le titre d'honneur de « Triompatrice de toutes les batailles de Dieu ».

Comment séparer en effet cette mère unique de ce Fils unique ? Comment minimiser l'amour de ce Fils pour cette mère ? C'est le Pape lui-même qui, adressant le mois dernier un radio-message au Congrès marial belge, disait : « Marie n'a d'autre désir que de conduire les hommes au Christ, de les introduire au cœur du mystère central du christianisme, celui de la Rédemption. Ce Fils qu'elle a jadis mis au monde dans la terre de Palestine, elle continue maintenant à le donner à l'Église ».

La Mère de Jésus, après les paroles qu'elle entendit de l'Ange et la merveille qui se fit en elle par l'opération de l'Esprit-Saint, comment les hommes pourraient-ils à leur tour ne pas la saluer, après l'Ange, des noms magnifiques que lui donnent nos Litanies ?

Vierge puissante - Vierge fidèle - Siège de la Sagesse- Cause de notre joie- Rose mystique- Tour de David- Tour d'Ivoire- Maison d'Or- Arche d'Alliance- Porte du ciel- Etoile du matin- Cèdre du Liban- Reine de la paix ».

Mais revenons au récit de Saint Luc. Marie entendant le messenger de l'Eternel fut bouleversée. « Ne crains pas Marie, poursuit l'Ange, car tu as trouvé faveur auprès de Dieu. Tu vas concevoir et tu enfanteras un fils auquel tu donneras le nom de Jésus. Il sera grand et on le tiendra pour Fils du Très-Haut : le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David, son père ; il règnera à jamais sur la maison de Jacob et son règne n'aura pas de fin ». Ainsi le Christ est roi dès le sein de sa mère.

« Alors, Marie dit à l'Ange : « Comment en sera-t-il ainsi puisque je ne connais pas d'homme » ?

« Et l'Ange dit : « L'Esprit-Saint viendra sur toi et l'ombre de la puissance du Très-Haut te couvrira ; aussi l'enfant à naître, le Saint, sera-t-il tenu pour le fils de Dieu. Elisabeth, ta parente, vient, elle aussi, de concevoir dans sa vieillesse et elle en est à son sixième mois, elle qu'on qualifiait de stérile, car rien ne sera impossible de la part de Dieu ».

Marie dit : « Voici la servante du Seigneur ; qu'il m'arrive selon ta parole ». Et l'Ange la quitta.

C'est le récit de St Luc, récit mémorable, page sans pareille, dont la foi se nourrit, où l'amour transparaît et que l'art interprète et se transmet de siècle en siècle. Il n'y a pas de texte plus précis, plus péremptoire, plus extraordinaire vraiment.

Sans doute il y avait eu l'Ancien Testament qui annonçait tout, qui préparait tout et qui est la voix de Dieu. Il y avait eu la suite des prophéties et, dans le peuple, la longue tradition de l'attente. On savait que des événements dépassant l'ordre stellaire même mûrissaient dans la profondeur des desseins éternels. On savait qu'une vierge enfanterait par la volonté de Yahweh et par sa puissance et que serait sauvée l'humanité du Paradis perdu. Mais le tonnerre même du Sinaï ne pouvait se comparer à la nouvelle ineffable à cette union physique, à cette union vertigineuse de l'humain et du divin.

« C'est pourquoi, avait dit Isaïe, le Seigneur lui-même vous donnera un signe ; la Vierge a conçu et elle enfante un fils et elle lui donne le nom d'Emmanuel, ce qui se traduit, dit St Mathieu, Dieu avec nous ».

\* \* \*

Marie dit : « Voici la servante du Seigneur ». Et l'Ange la quitta.

Il laissait Marie dans un éblouissement. Il faut, de nos jours, la sensibilité de quelque moniale adolescente pour imaginer cela, pour comprendre cette extase.

Cette jeune fille d'autour de seize ans, si elle n'était promise déjà à Joseph le charpentier, quel homme après la visite de l'Ange eût pu prétendre utilement à sa main ? Mais le Seigneur avait suscité le protecteur naturel, le compagnon dans l'ordre temporel, et de la maison de David aussi, avant de faire connaître ses desseins. Il fallait que Marie fût fiancée au préalable, qu'elle fût fiancée

avant l'Annonciation, qu'elle fût promise à un homme juste et à un homme de son sang, et qu'elle fût liée par la promesse à cet homme. Il fallait tout cela pour que Joseph et Marie se rendissent à neuf mois de là à Bethléem pour le recensement ; de même que, pour le recensement dans son principe, il fallait en Palestine la présence romaine, « l'édit de l'empereur Auguste », dit St Luc, ordonnant le recensement de tout l'univers ».

L'univers alors c'était Rome, c'était la majesté de Rome, de la capitale du monde, appelée elle-même à être conquise, à travers la persécution, par le Christ, et à devenir, au-delà du temporel, sa métropole dans l'ordre spirituel.

On est saisi par l'enchaînement providentiel des choses. Pour que Jésus, conçu à Nazareth de Galilée, pût naître à Bethléem de Judée, comme l'avait annoncé le prophète depuis des siècles :

« Mais toi, Bethléem, Ephrata (c'est à dire la fertile)

Ce plus petit village d'entre les milliers de Juda,

de toi sortira pour moi

celui qui doit être souverain en Israël

et ses origines remontent aux temps anciens,

aux jours antiques » :

pour que Jésus pût naître à Bethléem, il fallait la présence romaine en Palestine ; et l'édit de César pour rendre inévitable l'encombrant, le pénible voyage de Nazareth à Bethléem, dans le neuvième mois de Marie.

Vous vous souvenez que les romains conquièrent la Palestine soixante ans environ avant la naissance de Jésus ; (c'était alors la République romaine et c'était Pompée). C'est seulement l'an 6 de notre ère, dix ans après la mort d'Hérode le Grand, celui du massacre des Innocents, que la Judée, sous un procurateur, deviendrait province romaine, soumise par conséquent directement à l'autorité de Rome.

En évoquant la Palestine d'alors, peut-on ne pas penser à la Palestine d'aujourd'hui ? A la disgrâce et à la menace qui pèsent sur le pays natal et sur les itinéraires de Marie et de Jésus ? Peut-on ne pas s'émouvoir devant ce qui remue les pierres même ?

\* \* \*

A peine l'Ange Gabriel avait-il quitté Marie, « qu'en ce temps là », dit St Luc, « Marie partit pour se rendre en hâte de la montagne dans une ville de Juda ». (La Tradition veut que ce soit Karem ou Ain-Karim, à 120 kilomètres environ de Nazareth et à quelques kilomètres de Jérusalem) : « Le vallon d'Ain Karim, écrit poétiquement Daniel Rops, au milieu des plateaux rocaillieux et brûlés de soleil de la Judée, des maisons blanches, des jardins plantés d'amandiers et de cyprès, une fontaine... »

« Marie partit, dit St Luc, pour se rendre en hâte dans la montagne, dans une ville de Juda. Elle entra dans la maison de Zacharie et salua Elisabeth. Or, quand Elisabeth entendit la salutation de Marie, l'enfant tressaillit dans son sein, et Elisabeth fut remplie de l'Esprit-Saint.

« Alors elle s'écria à pleine voix et dit : Bénie es-tu parmi les femmes et béni le fruit de ton sein : D'où m'est-il donné que la mère de mon Seigneur vienne à moi ? Dès que mon oreille a perçu ta salutation, l'enfant a tressailli d'allégresse dans mon sein. Bienheureuse est celle qui a cru, car ce qui lui a été dit de la part du Seigneur aura son accomplissement ». Tel est l'accueil retentissant, l'accueil prophétique d'Elisabeth à sa jeune cousine. Nous sommes ici au sommet de l'histoire de

Marie entre l'Annonciation et la Nativité. L'Ave Maria du chapelet et du rosaire se poursuit : « Vous êtes bénie entre toutes les femmes et le fruit de vos entrailles est béni ». A cet instant éclate le Magnificat (Evangile selon St Luc, chap. I, versets 46 à 55).

« Et Marie dit :

« Mon âme magnifie le Seigneur,

« Et mon esprit exulte de joie en Dieu, mon sauveur,

« Parce qu'il a jeté les yeux sur l'humilité de sa servante,

« Toutes les générations en effet me diront bienheureuse

« Car le Tout-Puissant a fait pour moi de grandes choses ».

C'est la seule fois, dans l'Evangile entier, que Marie s'exprime aussi longuement. Ailleurs, c'est toujours une simple phrase, quelques mots ; mais, au moment de la Visitation, le cantique de Marie a l'importance et le souffle des grandes prophéties.

L'Esprit-Saint est manifestement avec elle quand elle chante ainsi alors que l'Enfant-Dieu se forme dans son sein. Il n'y a rien de plus impressionnant dans l'Evangile après les paroles du Christ :

« Toutes les générations me diront bienheureuse ». Cette année mariale, après tant de siècles, atteste l'accomplissement de la parole de Marie ; Elle montre l'univers célébrant la Mère de Jésus, celle-là que chacun de nous dit bienheureuse depuis que nous savons prier.

« Et Marie, dit encore St Luc, resta avec Elisabeth environ trois mois, puis elle s'en retourna chez elle ».

\* \* \*

Elle fit le voyage d'Aïn Karim à Jérusalem et de là à Nazareth.  
Ce devait être dans le courant de l'été.

Quelques mois plus tard, elle devait repartir avec Joseph pour Jérusalem et Bethléem. Cette année-là est une année de longues marches et de fatigues. Ce sera le temps du recensement concordant avec celui de la Nativité.

Que ce fut par la Samarie ou par la vallée du Jourdain, cette route de Palestine devait être familière à Marie. De Galilée on allait à Jérusalem par Sichem, aujourd'hui Naplouse, comme on y allait par Capharnaüm, la vallée du Jourdain et Jéricho. La Sainte Famille "montera" tous les ans, dit l'Évangéliste, pour la fête de Pâques à Jérusalem. Pour le fils de Marie, ce ne sera cependant pas avant sa douzième année, précédant l'année que prescrivaient les rites.

Il n'est pas une étape de ces routes qui ne garde la trace et le souvenir des pas sacrés, le souvenir de cette famille sans apparence, faisant à dos d'âne et parfois à pied, en plusieurs jours, en plus d'une semaine peut-être, la dure montée en Judée d'abord, puis au retour, la descente en Galilée. « Terre de Zabulon et terre de Nephtali, dira St Mathieu, citant Isaïe, route de la mer, pays au-delà du Jourdain, Galilée des païens (ou des nations selon Isaïe). Le peuple qui se tenait dans les ténèbres a vu une grande lumière et pour ceux qui se tenaient dans la sombre région de la mort, une lumière a resplendi ».

\* \* \*

Bienvenue chez elle après le séjour chez Elisabeth, et maintenant l'épouse légale de Joseph, Marie ne peut rester à Nazareth que peu de temps quatre ou cinq mois. Les événements de l'ordre providentiel la pressent. Du temps de nos grands-mères, lorsque la diligence avec ses dix chevaux et ses relais permettait d'aller entre matin et soir de Beyrouth à Damas, c'était encore une affaire d'y aller. La distance est plus grande de Nazareth à Jérusalem, plus de 120 kilomètres. Et si le voyageur trouvait ici ou là un tronçon de route romaine il n'y avait pas de diligence ; les moyens de transport officiels n'assuraient d'ailleurs que le service de César, c'est-à-dire de l'Etat.

Quelques mois après la Visitation, voici Marie et Joseph en route pour Bethléem. Tout le monde alla se faire recenser, dit St Luc, chacun dans sa propre ville ; Joseph aussi monta avec Marie. Et alors à Bethléem de Juda, comme l'avait annoncé près de neuf siècles auparavant le prophète Michel, se réalisa l'événement central de l'Histoire entière et qui deviendra le point d'arrivée et de départ des nations pour le calcul des années et des siècles. Tout se sera passé, tout se passera désormais « avant Jésus-Christ » et « après Jésus-Christ ». L'année en cours sera « l'année du Seigneur ». Longtemps, historiens, érudits, savants et poètes chrétiens dateront l'événement ou l'écriront de « l'an de l'Incarnation ».

« Or, dit St Luc, Pendant qu'ils étaient là, le temps où elle devait enfanter étant venu, elle mit au monde son fils, premier-né, l'emballota et le coucha dans une crèche parce qu'il n'y avait pas de place pour eux dans l'hôtellerie ». Jésus dira plus tard : "Les renards ont leurs tanières et le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête".

Les bergers de la Nativité, suivant l'indication de l'Ange, « trouvèrent Marie, Joseph et le nouveau-né couché dans la crèche. Ils virent et firent connaître ce qui avait été dit de l'enfant par l'Ange du Seigneur. Et tous ceux qui l'apprirent furent émerveillés... »

Et quand, au terme de huit jours, l'enfant fut circoncis, on lui donna le nom de Jésus, le nom donné par l'Ange avant sa conception. Puis, quand vint le jour de la Purification, d'après la loi de Moïse, ils le portèrent à Jérusalem afin de le présenter au seigneur ».

L'essentiel de ce que nous connaissons de la vie de la Sainte Vierge, va, dans l'Evangile, de l'Annonciation à la Purification. Lorsque l'Enfant grandira il sera au centre de tout. Mais jusqu'à ce qu'il entre dans sa mission, tout, en ce qui le touche, se dit à sa mère ou se fait par elle. C'est elle qui l'a dans ses bras et c'est elle qui le nourrit. « Heureux, dira plus tard une Voix du peuple, les entrailles qui t'ont porté et le sein qui t'a allaité ».

St Luc est, par excellence l'historien inspiré de la Sainte Vierge, l'historien informé par elle. C'est par lui que nous la connaissons le plus. Il faut citer une suite de versets de St Luc où se situent en un résumé saisissant deux épisodes de la vie de Marie qui éclairent prophétiquement son existence entière. Le premier épisode est celui de la Présentation au Temple.

Or, il y avait à Jérusalem un homme nommé Siméon, et cet homme qui était juste et pieux attendait la consolation d'Israël. «L'Esprit-Saint était sur lui. Il lui avait été révélé par l'Esprit-Saint qu'il ne verrait pas la mort avant d'avoir vu l'Oint du Seigneur. Il vint au Temple poussé par l'Esprit ; et comme les parents apportaient l'enfant Jésus pour satisfaire aux coutumes légales, il le reçut dans ses bras, bénit Dieu et dit :

« Maintenant, ô Maître, tu peux congédier ton serviteur en paix selon ta parole ;

car de mes yeux j'ai vu le salut  
que tu as préparé en faveur de tous les peuples,  
lumière qui se révélera aux païens et  
gloire d'Israël, ton peuple ».

« Son père et mère, poursuit St Luc, étaient tout étonnés de ce qu'on disait de lui, Siméon les bénit, et il dit à Marie, sa mère : « Cet enfant en amènera beaucoup en Israël à tomber ou à se redresser, et il sera un signe sur lequel on discutera- (Pour toi, tu auras l'âme transpercée d'un glaive) – afin que se manifestent les pensées de bien des cœurs ».

Etrange accueil du vieillard qui vient de reconnaître « l'Oint du Seigneur » ; ce n'est pas à Joseph que Siméon s'adresse, c'est à Marie ; à cette mère qui est presque une enfant, il annonce, pour ses relevailles, qu'elle aura l'âme transpercée. Sa bénédiction est suivie du terrible présage.

Des paroles de Siméon, Marie se souviendra sûrement la vie entière. Comment ne pas s'effrayer d'un propos si sombre ? Les douleurs s'annonçaient dès les premiers pas. L'Ange, à Nazareth, avait parlé dix mois plus tôt, de triomphe et de royauté. Siméon à Jérusalem, annonce la contradiction et la blessure du glaive. Le divin et l'humain s'affrontent dans cette destinée. Mais Marie reçoit le message de Siméon comme elle avait reçu celui de l'Ange : sans doute, pense-t-elle, « voici la servante du Seigneur ». Elle vit dans le consentement ; elle est toute prête à l'obéissance.

« Et, dit St Luc, quand ils eurent accompli tout ce que prescrivait la loi du Seigneur, ils s'en retournèrent en Galilée dans leur ville de Nazareth. Quant à l'enfant, il grandissait et se développait, plein de sagesse. Et la faveur de Dieu reposait sur lui ».

Le second épisode, selon St Luc, vient immédiatement après ces deux versets. L'Évangéliste a franchi d'un bond douze années, traversées à leur début par l'arrivée des Mages guidés par l'Etoile, par le massacre des Innocents, par la mémorable fuite en Egypte, racontée par St Mathieu, par le retour à Nazareth enfin. Quel mouvement, quelles peines, quelles lassitudes !

A Nazareth, après le long voyage, après la longue absence, au bout de combien de misères et d'épreuves commence ou recommence la vie cachée : reprenons ici le récit de St Luc, versets 41 à 51, texte capital pour la connaissance de Jésus au seuil de l'adolescence et de Marie au cours de ces années sans histoire. L'absence d'évènements doit-elle s'interpréter durant ce temps par une suite de jours heureux ? Le glaive qui transpercerait son âme, au dire de Siméon, était sans doute, sans cesse, devant Marie. La paix où elle vivait laissait deviner les tempêtes futures.

« Ses parents, dit St Luc, se rendaient chaque année à Jérusalem pour la fête de la Pâques. Quand il eut douze ans, ils y montèrent selon la coutume pour cette fête ; puis le temps voulu (s'étant) écoulé, ils s'en retournèrent alors que le jeune Jésus resta à Jérusalem, sans que ses parents s'en fussent aperçus. Pensant qu'il était dans la caravane ils firent une journée de chemin et se mirent à le chercher parmi leurs parents et connaissances. Ne l'ayant pas trouvé, ils retournèrent, toujours le cherchant à Jérusalem.

« Ce fut au bout de trois jours qu'ils le trouvèrent dans le Temple, assis au milieu des docteurs, les écoutant et leur posant des questions ; et tous ceux qui l'entendaient étaient stupéfaits de son intelligence et de ses réponses. En le voyant, ses parents furent stupéfaits, et sa mère lui dit : « Mon enfant, pourquoi nous as-tu fait cela ? Vois ! ton père et moi nous te cherchions tout angoissés ». Il leur répondit : « Et pourquoi me cherchiez-vous ? Ne saviez-vous pas qu'il me fallait être chez mon Père ? Mais eux ne comprirent pas la parole qu'il venait de leur dire ».

Sans doute étaient-ils trop secoués, trop bouleversés pour comprendre. On pense à ce que furent pour Marie et Joseph ces trois jours et ces nuits de recherche haletante. On partage ce désarroi extrême de parents qui ne savent pas ce qu'est devenu leur enfant.

Mais ce texte que nous connaissons tous, ne dirait-on pas que nous le découvrons ? Chaque mot a le poids d'un témoignage, chaque phrase appelle un long développement.

Deux tableaux viennent à l'esprit et s'animent : Jésus à douze ans, dans le Temple, au milieu des docteurs émerveillés et qui sans doute insistèrent pour le garder ces trois jours alors qu'ils ne pouvaient pas ne pas se dire que cet enfant avait des parents qui s'inquiéteraient extrêmement ; et Marie, maternelle et défaillante, presque, disant, « mon enfant, pourquoi nous as-tu fait cela ? Quel reproche adressé par une telle mère à un tel enfant, pouvait aller plus loin ? «Ton père et moi nous te cherchions tout angoissés ».

Mais la réponse de Jésus montrait soudain dans l'enfant plus qu'un homme déjà, elle montrait le « Maître », le Seigneur, « Et pourquoi me cherchiez-vous ? Réponse déconcertante, incroyable presque, et qui laisse penser qu'à ses yeux Marie et Joseph devaient toujours s'attendre, de sa part, à quelque chose d'imprévu, à quelque chose d'extraordinaire : « Ne saviez –vous pas qu'il me faut être chez mon père ? »

Mais l'Annonciation remontait à douze ans et l'amour maternel va si loin !

« Il descendit, achève St Luc, avec eux, et revint à Nazareth ; et il leur était soumis. Sa mère gardait tout cela en sa mémoire. Et Jésus progressait en sagesse, en taille et en faveur auprès de Dieu et des hommes ».

\* \* \*

Nous ne saurons autre chose de Marie que des années plus tard, beaucoup d'années. Pour entendre de nouveau une parole d'elle, il faut attendre les Noces de Cana.

La vie cachée de Jésus a pris fin. Le Seigneur est entré dans sa vie publique. Cette fois c'est St Jean qui fait le récit. Trois jours avant, Jésus avait rencontré Nathanaël de qui il avait dit : « Voici vraiment un Israélite sans artifices » ; et il avait dit à Nathanaël : « En vérité, en vérité, je vous le dis, vous verrez le ciel ouvert et les Anges de Dieu monter et descendre au-dessus du Fils de l'homme ».

« Le troisième jour, rapporte St Jean, il y eut des noces à Cana de Galilée et la mère de Jésus y était. Jésus aussi fut invité à ces noces, ainsi que ses disciples. Le vin étant venu à manquer, la mère de Jésus lui dit : « Ils n'ont pas de vin », Jésus lui dit : « Femme, laisse-moi mon heure n'est pas encore venue ». Sa mère dit aux servants ; « Faites tout ce qu'il vous dira ». Or, il y avait là six jarres de pierre, installées d'après l'usage juif des purifications et contenant chacune deux ou trois mesures. Jésus leur dit : « Remplissez d'eau ces jarres ». Et ils les remplirent jusqu'au bord. Puis il leur dit « Maintenant puisez et portez-en au maître d'hôtel... » La suite est dans toutes les mémoires.

Cette eau changée en vin, c'était au dire de St Jean, le premier des miracles faits par Jésus. Et c'est à Marie qu'il était dû. C'est sur son intervention immédiate qu'il fut fait. La mère de Jésus montrait par là le pouvoir de sa prière. Comment, comme ceux de Cana, n'aurions-nous pas recours à son intercession toute puissante ; chacun de nous, et la Chrétienté et, oserions-nous dire, l'humanité entière ?



Marie n'a pas une hésitation. Elle sait qu'elle sera entendue. « Faites ce qu'il vous dira ». Déjà du temps de Notre seigneur, dès le début de sa vie publique, on apprenait par là qu'on pouvait et qu'on devait invoquer sa mère.

Les noces de Cana, c'est le point de départ de l'œuvre innombrable. Marie en demandant le miracle, montre qu'elle sait la Toute-puissance de son fils. Elle n'ignorait rien de sa mission, de son autorité. C'est dans cette connaissance, c'est dans cette foi, qu'elle le verra désormais, à distance le plus souvent, poursuivre sa mission fulgurante.

\* \* \*

Après une ou deux allusions à la « mère de Jésus » dans les textes sacrés, nous ne retrouverons Marie qu'au pied de la Croix. Elle ne pouvait en effet être auprès de son fils dans ses déplacements incessants. Elle devait avoir quarante sept ou quarante huit ans déjà. Elle ne pouvait pas vivre la vie pour ainsi dire errante qu'il menait. « Les renards ont leurs tanières et le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête ». Qu'eût fait Marie dans cette agitation, qu'eût-elle fait au milieu de ces foules ? On l'imagine en prières durant les longs mois de la Prédication, alors même qu'elle vaquait à d'humbles travaux.

Quelque temps avant la Passion, elle se trouvait à Jérusalem pour la Pâques prochaine. Elle y était peut-être avant l'entrée triomphale de Jésus dans la Ville Sainte, le jour de l'Hosanna, que commémore le dimanche des Rameaux. De l'arrestation à la mort de Jésus, vingt heures à peine s'écouleront entre la soirée du Jeudi-Saint et l'après-midi du Calvaire ; et Marie sera présente au pied de la Croix.

« Près de la croix de Jésus, dit St Jean, se tenaient sa mère et la sœur de sa mère, Marie femme de Clopas et Marie la Magdaléenne.

Cette scène violente, cette scène inhumaine chaque jour évoquée, est la plus poignante dont les hommes puissent se souvenir. Marie « près de la Croix » est l'image même de la douleur ; une douleur inexprimable qu'elle supporte debout. Elle est là debout, consciente de l'immensité du drame qui se déroule, auquel elle participe, dans le développement duquel depuis l'Annonciation elle a sa part. Légitimement, elle sera dans la prière de l'Eglise la « Vierge forte » et, dans la liturgie byzantine, la « guerrière triomphante ». De quoi fut faite de bout en bout cette vie transparente sinon d'épreuves et de combats ?

« Jésus alors voyant sa mère et auprès d'elle le disciple qu'il aimait dit à sa mère : « Femme voilà ton fils ». Puis il dit au disciple : « Voilà ta mère ». Et à partir de ce moment, le disciple la prit chez lui ».

Pourtant la propre sœur de la Vierge, Marie, épouse de Clopas, était là. Mais c'est à Jean, « le disciple qu'il aimait » que Jésus dit : « Voilà ta mère » ; comme à sa mère il avait dit : " Voilà ton fils ". De telle sorte que Marie, par l'adoption de St Jean et au-delà de lui, devenait la mère de nous tous, dans la fraternité du Christ. Et c'est pourquoi nous l'appelons la Mère des Miséricordes, Notre Mère et Notre-Dame, « notre vie », notre douceur et notre espérance ».

« Alors Jésus, dit St Mathieu, poussant de nouveau un grand cri rendit l'esprit ».

« Soudain, le voile du sanctuaire se déchire en deux, du haut en bas, la terre trembla, les rochers se fendirent... »

...« Le centurion et ceux qui avec lui gardaient Jésus, voyant le tremblement de terre et tout ce qui arrivait furent pris d'une grande peur et dirent « Vraiment, il était le Fils de Dieu ».

Après la Résurrection et l'Ascension, nous retrouvons la mère de Jésus avec les disciples au Cénacle, « la chambre haute où ils avaient coutume de se tenir », tous d'un même cœur persévérant dans la prière.

Cela est narré dans les « Actes » : c'est toujours St Luc qui parle. Or voici le prologue des Actes : « Dans mon premier livre (qui est son Evangile) Théophile, j'ai raconté tout ce que Jésus a fait et enseigné depuis le début jusqu'au jour où il fut enlevé au ciel après avoir donné par l'Esprit-Saint ses ordres aux apôtres qu'il avait choisis. C'est à eux aussi qu'après sa Passion il montra de bien des manières qu'il était vivant, leur apparaissant au cours de quarante jours et les entretenant du royaume de Dieu ».

Puis, après l'Ascension, c'est la descente de l'Esprit-Saint : « Au cours du jour de la Pentecôte ils se trouvaient réunis au complet. Subitement vint du ciel un bruit semblable à celui d'un violent coup de vent qui retentit dans toute la maison où ils se tenaient et ils virent apparaître des langues séparées pareilles à du feu qui se posèrent sur chacun d'eux. Tous furent remplis alors de l'Esprit-Saint »...

\* \* \*

L'Eglise naissante a, depuis lors, fait son chemin ; et Marie, que nous invoquons avec les litanies de Lorette comme Reine des apôtres, est entrée à son tour dans sa gloire. La gloire du Fils impliquait celle de la Mère admirable. Plus tard, le siècle dernier et de nos jours, comme une consécration de la tradition multiséculaire et de la croyance œcuménique, seront proclamés les dogmes de l'Immaculée Conception et de l'Assomption. De Rome, alors, de Jérusalem et de Nazareth aux extrémités du monde, le nom de Marie remplira la terre et le ciel.

« Toutes les générations me proclameront bienheureuses ». L'année mariale a suivi la proclamation du dogme de l'Assomption. Elle commémore le centenaire du dogme de l'Immaculée Conception. Il était naturel que pour célébrer cette certitude, pour manifester cette exultation, la terre entière entrât en prière et en joie : prières d'un an qui retentiront dans les siècles futurs, joie profonde.

\* \* \*

L'inspiration à laquelle nous devons l'année mariale et ce qu'elle révèle de spiritualité et d'amour est un signe nouveau de la soif que notre temps éprouve pour le spirituel et pour ses consolations. Le mouvement marial a pris les dimensions de l'univers. Tandis que la conception matérialiste de la vie atteint l'homme dans sa plus haute espérance, la foi répond par une bénédiction et par un cantique sans fin. Elle supplie la mère de Jésus, que tant d'apparitions, depuis cent ans surtout, montrent sans cesse au milieu de nous, elle la supplie d'intercéder pour la Création souffrante et militante, auprès du Fils, c'est-à-dire auprès du Père et de l'Esprit-Saint. **Car la Trinité par laquelle tout a été fait la triple personnalité de Dieu unique vers lequel monte notre adoration.**

L'Eglise catholique en cette année consacrée à Marie, se réjouit de la **sympathie ardente** qu'a suscité son initiative dans la chrétienté entière ; et jusqu'au delà de la chrétienté.

Nos frères de l'Orthodoxie en particulier ont toujours été des fidèles de la Mère de Dieu et leur amour pour elle n'est dépassé par aucun autre. Avant les divergences historiques même, « la Ville à

laquelle la chrétienté est redevable des plus importantes fêtes mariales est Constantinople, écrit le chanoine William dans sa célèbre « Vie de Marie, Mère de Jésus ». « C'est de là que se répandit l'usage de célébrer la Nativité (de Marie). La Purification et l'Immaculée-Conception. C'est à cette ville aussi que l'Eglise d'Occident, sous le Pape Sergius (à la fin du VIIème siècle) emprunta à la date du 15 août la fête de la « Dormition », c'est à dire « la fête du sommeil de la Sainte Vierge ». Mais bientôt ce titre fut transformé en celui de « fête de l'Assomption de Marie dans le ciel ».

Le protestantisme, anticipant sur l'année mariale a apporté, ces années-ci, des témoignages émouvants. Il faut lire à ce sujet un petit livre intitulé « Dialogue sur la Vierge » paru en 1951, où, à côté de textes formels de pasteurs protestants vénérés, on en trouve un, de la « maréchale » Booth, de l'Armée du Salut, elle-même.

« La vocation de Marie, la Mère de Notre-Seigneur Jésus, écrit la maréchale Catherine Booth, vient il me semble immédiatement après celle du Christ.

Pour l'Islam le nom de Marie, comme celui de son fils est béni.

« O Marie, dit la sourate 3<sup>ème</sup> du Coran, (آل عمران), en vérité Dieu t'annonce la bonne nouvelle de Son Verbe. Son nom est le Messie Jésus Fils de Marie... Elle dit : "Seigneur, comment aurais-je un enfant quand aucun homme ne m'a touchée ?" L'Ange dit : « C'est ainsi que Dieu crée ce qu'il veut... »

\* \* \*

En cette année mariale, où le fait historique du temps de Marie est évoqué à chaque pas, comment ne nous souviendrions-nous pas du pays de la Vierge, des lieux où elle a vécu, de la ville de l'Annonciation et de l'Incarnation, de la Galilée des Noces de Cana ; et, en même temps, de la grande pitié de la Terre Sainte ? Au Liban, à ces grands souvenirs, on est naturellement sensible. Nous sommes ici les voisins immédiats de la Galilée. Marie a vécu tout près de chez nous et le Seigneur est arrivé aux confins de Tyr et de Sidon. Le Liban est en maint endroit dans la bouche des prophètes. Sur le plan du symbole biblique, nous sommes ici un prolongement de la Terre-Sainte. Comment serions-nous indifférents aux événements d'où dépend le sort des Lieux saints quand c'est le spirituel qu'ils engagent? Comment ne dirions-nous pas à tous ceux qui vénèrent le nom de Marie notre tristesse et notre plainte ?

A deux pas d'ici, Marie a vécu, et Nazareth nous est interdite et le mont des Béatitudes nous est défendu. Le Lac doux entre les lacs, le Lac de la pêche miraculeuse et de la marche sur les eaux est devenu pour nous l'équivalent d'une Terre promise. Mais peut-on parler de Nazareth et de Jérusalem sans que Jésus et sa mère remplissent le paysage et l'horizon ?

Le sort des Lieux saints est un sort inhumain. Pour adoucir ce sort, ceux qui détiennent la puissance, ne la mettront-ils pas au service de l'amour ? Notre-Dame du Liban est d'abord, Notre-Dame de Palestine. Ne devrait-elle pas être par-dessus tout Notre-Dame des Nations ? Qu'y a-t-il de plus sacré que de ramener les peuples aux lieux où souffle l'esprit ? Et par là même, les civilisations à leur source. La volonté des Nations, solennellement affirmée, ne va-t-elle pas enfin internationaliser leurs Lieux saints ? Pour la paix du monde, pour l'honneur de l'esprit, ne va-t-on pas internationaliser Jérusalem ?

La gloire de Marie est celle d'une femme de Palestine que nous n'aurions pas reconnue sur le chemin. Cette gloire maintenant remplit le monde.

Les apparitions de Marie se multiplient comme pour annoncer des temps prédestinés.

Si la Vierge voulait revoir la Galilée, ne pourrait-elle pas rentrer dans sa maison ?

Mais ce temps marial est celui de la foi et de l'espérance. Une prière collective, une prière incessante monte vers Celle dont Dieu voulut qu'elle fut la Mère de son Fils et la « cause de notre joie ».

En implorant Marie pour notre Liban, nous l'implorerons pour sa Palestine natale. Les Lieux saints sont comme en exil. Ce n'est pas la paix hélas qu'on y prépare. On n'y entend plus que le bruit des armes. Au lieu d'être la terre de toutes les Nations (Galilée des Nations ! a dit Isaïe) la colline du Sermon sur la montagne se fait hostile. Se peut-il que toute la foi du monde soit impuissante devant tant d'attentats contre l'esprit ?...

« Je vous donne ma paix, je vous laisse ma paix », a dit le Seigneur, et il nous a donné sa Mère au moment où il donnait pour nous sa vie. Nous désintéresserons-nous des lieux où s'est déroulée avec l'histoire de Marie, l'histoire entière de la Rédemption ?

Le Saint-Père en instituant l'année mariale a ravivé les plus grands souvenirs. Il n'est pas possible de parler de Marie au Liban sans parler de la Palestine ; au Liban et dans tout ce Proche-Orient où la foi est si vive et où dans l'azur du ciel et dans l'air qu'on respire, la réalité mariale se fait plus sensible.

Nous savons que le Saint Père n'oublie pas le pays de Marie et qu'il en fait l'objet de sa sollicitude ; nous nous attachons passionnément à l'espérance que de cette terre, deux et trois fois sacrée, la présence de la Mère du Christ, ne sera pas, en un sens bannie.

\* \* \*

Il nous reste à dire notre reconnaissance au Pape illustre qui après tant d'actes impérissables et de fastes a mis la terre en mouvement sous le nom de Marie et pour l'amour d'Elle. Sa Sainteté en proclamant l'année mariale a marqué d'un jalon nouveau la progression de l'Eglise à travers les siècles. « Et les portes de l'enfer ne prévaudront pas... »

A ceux qui crurent témérairement que les nouvelles de ce siècle, celles des laboratoires où la science humaine s'élabore, feraient tort à la Nouvelle unique, celle de l'Annonciation et de l'Incarnation, la Chrétienté, l'Eglise et tous ceux qui croient en Marie répondent par un « Magnificat » qui retentit mieux qu'à aucune époque et plus qu'à aucun moment du passé. Marie s'affirme la reine de tout, et de la science même, sous la Royauté suprême du Dieu d'amour.